

Le 3 janvier 1798, Talleyrand donne une fête en l'honneur de Joséphine de Beauharnais, rue du Bac. Les réceptions et repas de Talleyrand étaient toujours fastueux. Son premier coup d'éclat fut la fête somptueuse qu'il donna ce 3 janvier 1798, en l'hôtel de Gallifet, siège du ministère des relations extérieures, à la tête duquel il se trouve depuis août 1797. Cette fête fut donnée en l'honneur de Joséphine de Beauharnais, l'épouse du général Bonaparte. Le tout Paris de l'époque y fut convié, ainsi que l'ensemble du corps diplomatique. Cette fastueuse réception avait un pour but de mettre en lumière, à travers son épouse, le jeune et fougueux général tout auréolé des succès éclatants de sa campagne d'Italie, mais qui faisait peur aux directeurs. Talleyrand a été séduit par ce personnage dont il pressentait le destin. Il voyait en lui l'homme ferme et droit capable de diriger la France. Car Talleyrand a toujours été convaincu qu'il fallait à la France un chef aimé et respecté capable de canaliser le tempérament bouillant et excessif des français.

Ce fut également en ce lieu que ce jour-là le général Bonaparte rencontra pour la première fois une de ses plus grandes admiratrices Madame de Staël.

- C'était un personnage remarquable, aux immenses qualités littéraires, qui en firent l'un des plus grands noms de la littérature française; elle fut avec Chateaubriand, l'initiatrice du romantisme français dont elle est un des éléments les plus célèbres ; elle était la fille de Jacques Necker qui fut ministre des finances du roi Louis XVI, et devint l'épouse du Baron de Staël chargé d'affaires puis ambassadeur du roi de Suède en France de 1785 à 1793.

Sans agrément dans le visage d'après les descriptions qu'en firent Gouverneur Morris, qui dira méchamment d'elle : << elle a absolument l'air d'une femme de chambre >> (Journal de Gouverneur Morris 1789-1792), mais aussi Madame de Téssé: « Belle, laide ? Je ne sais, je l'écoutais et je crois n'avoir jamais vu que ses yeux et sa bouche. Si j'étais reine, j'ordonnerais à Madame de Staël de me parler toujours >> ; la comtesse de Boigne dit à son propos que lors de sa première rencontre elle lui parut << laide et ridicule >>, avec <<une grosse figure rouge, sans fraîcheur >>(Cette ingratitude du visage est confirmée par les œuvres picturales qui nous la représentent, et nous révèlent, malgré tout le talent déployé par les artistes, la rudesse, pour ne pas dire la grossièreté des traits ), mais que faisait oublier << le jeu de sa physionomie >> (idem Boigne) et l'éclat de son regard; avec cela, c'était un très bel esprit, lumineux, qu'elle dû à l'éducation soignée que ses parents lui avaient fait donner. Les connaissances acquises soutenues par les vastes lectures qu'elle fit durant sa jeunesse, lui permettaient de briller dans son salon de l'ambassade de Suède ou elle recevait l'élite intellectuelle, politique et nobiliaire (française et étrangère). En dépit de la qualité des personnes qui le fréquentaient, ce salon n'a jamais atteint le raffinement ni la distinction de ceux tenus par l'élite de noblesse tels ceux de Mme de Polignac, la duchesse de Luynes, Mme du Châtelet , Mme de Brionne, Mme de Blot, Mme de Grammont(liste non exhaustive) , dans lesquels pour être admis et invités, la perfection du ton, la plus exquise politesse, le respect des règles de la décence et de la convenance en usage dans l'entourage du roi étaient requises ; tous ces lieux étaient , bien entendu, fréquentés par Talleyrand .

Le salon qu'elle tenait, était, en plus des gens de qualité et de haut rang dont nous venons de parler (dont Talleyrand), fréquenté par les philosophes et les économistes <<qui substituaient la dispute à la discussion >> (J F Solnon : "La cour de France") ; les manquements aux règles énoncées précédemment y étaient fréquents. Nonobstant le lieu était très prisé en raison de l'éloquence naturelle, de l'intelligence vive, de la spontanéité de la maîtresse de maison qui, jointes à une grande aptitude à improviser de promptes et spirituelles réparties, fit que Sainte-Beuve qualifia celle-ci de <<génie de la conversation >>. Hélas tant de qualités et de talents n'empêchaient nullement qu'elle blessât parfois ses interlocuteurs en usant sur des sujets de conversations << des expressions les plus hostiles aux personnes auxquelles elle s'adressait >> (nous dit la comtesse de Boigne, qui en fit un jour les frais), victime en cela plutôt de sa fougue que d'un mauvais naturel. Ce manque de tact gêna l'impression qu'avait d'elle Le Général Bonaparte, qui dans les manifestations officielles, gardait fort son rang et fut fort indisposé envers Germaine de Staël à cause de la messéance de ses questions indiscrètes, pour ne pas dire intrusives, qu'elles lui adressa dès les premiers instants de leur première rencontre :

<<- Général, quelle est la femme que vous aimeriez le plus ?

-La mienne, répondit Bonaparte.

-C'est tout simple, mais quelle est celle que vous estimeriez le plus ?

-Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.

-Je le conçois, mais quelle serait pour vous la première des femmes ?

- *Celle qui fait le plus d'enfants, Madame* », répondit Bonaparte.>>

Et sur cette dernière réponse il lui tourna le dos la laissant là, interloquée par la brusquerie et la sécheresse de ses réponses.

Cette défiance du futur maître de la France qu'elle rêvait de subjuguier par son intelligence pour en faire le plus bel ornement de son salon, et le dépit qu'elle en conçut, firent *qu'elle devint de plus en plus critique vis-à-vis de celui dont le poids politique* allait en grandissant au fur et à mesure de ses succès militaires, pour se muer en une franche hostilité et en faire une des opposantes les plus en vue lorsque il devint premier Consul puis Empereur.

Mme de Staël était convaincue qu'elle devait en partie aux mauvais offices que Talleyrand lui avait rendus, auprès de Napoléon Bonaparte, l'animadversion que celui-ci lui a toujours marquée ; elle n'avait pas tort.

Pourquoi tant ingratitude de la part de celui qui, fut dit-on, son amant, avec lequel elle s'était enthousiasmée pour la révolution, qui partageait avec elle le souhait de l'instauration d'une monarchie constitutionnelle, qu'elle avait fait rayer de la liste des émigrés, et surtout qui lui devait sa position parce que c'était elle qui lui avait obtenu de haute lutte le ministère des relations extérieures ?

Pour réaliser ses ambitions, Talleyrand, ne l'oublions pas, n'avait pas de fortune personnelle, et ne pouvait compter sur celle de sa famille, celles-ci étant dans la gêne. La noblesse était un monde sans pitié, et la pauvreté était un handicap pour réussir. L'aisance financière vous dispensait de faire partie de la clientèle d'un grand seigneur appartenant à la maison royale, de s'abaisser à de viles flatteries pour être admis dans les salons que fréquentaient les hommes de pouvoir, être connu et reconnu, d'eux, de voir s'ouvrir les portes du pouvoir. Il lui fallait donc obtenir un poste élevé et rémunérateur.

Jeune abbé, il eut grâce à sa haute naissance, mais aussi à son intelligence supérieure qui n'était pas passée inaperçue, le privilège d'occuper le poste important d'agent général du clergé. Il y apprit beaucoup de choses, notamment dans le domaine économique et financier, et aussi et surtout l'art de négocier. Mais il fallait être connu et pour cela il devait être admis à fréquenter les salons parisiens où évoluait l'élite politique et financière du royaume. C'est ainsi qu'il fut amené à fréquenter les derniers grand salon de l'ancien régime où, d'après Talleyrand, << en 1789 tout le monde s'empressait de jeter de l'esprit, personne ne songeait à en ramasser >>, dont celui de Suzanne Necker (mère de Mme de Staël et épouse de Jacques Necker, un économiste de renom qui occupa plusieurs postes importants dans les gouvernements sous le règne de Louis XVI dont celui de Ministre des finances) où les propos échangés portaient aussi bien sur la littérature que sur la politique, puis celui que sa fille tenait à l'ambassade de Suède.

C'est dans ce dernier que leur vive intelligence leurs affinités politiques communes, leur conversation brillante, les rapprochèrent et que, dit-on, ils devinrent amants ; le furent-ils réellement ? C'est possible, mais il n'en existe pas de preuves irréfutables ni de faits avérés. Les dames avec qui les relations allaient au-delà du simple jeu de la séduction, n'eurent qu'à se louer de la discrétion de Talleyrand ; jamais il ne s'est vanté de ses bonnes fortunes et si elles vinrent à la connaissance du public ce ne fut pas de son fait << les abbés (disait-il cyniquement, ont cet avantage pour les femmes qu'elles sont sûres du secret et que leur amant peut leur donner autant d'absolutions qu'elles font de péchés avec lui. >>. Entre Talleyrand et Germaine de Staël, il est probable que les sentiments amoureux furent à sens unique, car si Talleyrand aimait conquérir les femmes et obtenir leurs faveurs, il aimait aussi le changement : << En amour, il n'y a que le commencement qui soit charmant. Je ne m'étonne pas que l'on trouve tant de plaisir à recommencer si souvent. >> (Source G Lacour-Gayet : Talleyrand Editions Payot). De tels propos ne sont absolument pas ceux d'un homme souhaitant s'engager dans une liaison durable. Chez lui l'esprit l'emportait sur les sens ; il préférait que la séduction soit plus intellectuelle que sensuelle de manière à pouvoir faire évoluer une relation amoureuse vers une solide et indéfectible amitié destinée à s'inscrire dans la durée, se réservant ainsi, si le besoin s'en faisait sentir, la possibilité de pouvoir user de leur influence pour obtenir un poste important. << dans les affaires importantes il faut faire marcher les femmes >>, disait-il..

En amitié et en amour, Germaine de Staël, dont la vie sentimentale fut malheureuse, faisait montre d'un tempérament possessif à l'excès et même, osons le mot, tyrannique ; ce qui fit dire à Talleyrand << qu'elle jetterait se as amis à la rivière pour pouvoir les repêcher à la ligne >>. La vivacité et la fougue de Mme de Staël, intéressait et amusait Charles-Maurice ; mais il finit par se lasser de l'assommante dissertation raisonneuse des salons politico-littéraires, où les invités << afin de parler

avec plus d'exactitudes n'emploient que des termes techniques>> (Talleyrand. Mémoires), avaient un avis sur tout et cent à la fois, dont l'académisme n'était que pédanterie, et dans lesquels, d'après Talleyrand, <<les sentiments furent remplacés par des idées philosophiques : les passions par l'analyse en résumé du cœur humain ; l'envie de plaire, par des opinions, les amusements par des plans etc. >>. Dans ces salons, <<Les prétentions avaient déplacé tout le monde.....Le jeu et le bel esprit avaient tout nivelé. Les carrières, ce grand soutien de la hiérarchie et du bon ordre se détruisaient..... On critiquait toutes les opérations des ministres..... Tous les jeunes gens se croyaient propres à gouverner.....>> et <<toutes les jeunes femmes parlaient pertinemment de toutes les parties de l'administration.

Tout cela tranchait trop avec le bon ton et les bonnes manières en usage dans les conversations de ceux de la haute noblesse, plus préoccupés de littérature que de politique, lieux où bien causer consiste à dire ce qu'il faut, ne dire que ce qu'il faut, et le dire quand il faut>>(Talleyrand), ) et surtout comme il faut, auxquels Talleyrand faisait certainement allusion lorsqu'il disait <<qui n'a pas vécu dans les années voisines de 1789, ne sait pas ce que c'est que la douceur de vivre>> ; <<l'art des convenances, l'élégance des mœurs, la politesse exquise>> qui caractérisait les relations entre les membres de la "société de cours" depuis le règne de Louis XIV, était toujours en vigueur en cette fin du XVIIIème siècle ; il en appréciait les charmes lorsque il rendait visite à sa mère pour <<jouir des grâces de son esprit>> car, selon lui, personne d'autre qu'elle<< ne m'a jamais paru avoir dans la conversation un charme comparable au sien.>>, parce que ajoute-t-il dans ses mémoires<<Elle n'avait aucune prétention ; elle ne parlait que par nuances ; jamais elle n'a dit un bon mot : c'était quelque chose de trop exprimé >> ; elle possédait nous dit-il <<une richesse d'expressions faciles, nouvelles et toujours délicates ( qui) fournissait aux besoins variés de son esprit>>.

A cela s'ajoutèrent les différences de vues politiques qui apparurent entre les deux grands esprits : Bien qu'ayant applaudi au coup d'état du 18 brumaire, Germaine de Staël, se montra plus qu'hostile à l'évolution de la situation quand elle réalisa que l'instauration du consulat, à la tête duquel le général Bonaparte occupait le premier plan et décidait de toutes les choses essentielles, les autres consuls n'ayant qu'un rôle de moindre importance, allait évoluer vers un pouvoir personnel qu'elle craignait voir tourner en dictature; alors que Charles Maurice souhaitait voir le Premier Consul devenir Empereur (il était probablement l'instigateur de cette idée) ;

Talleyrand prit ses distances avec son encombrante amie et incita Napoléon à se défier d'elle, ce qui était superflu tant celui-ci détestait cette femme qui parlait trop, avait son avis sur tout, prétendait peser sur la vie politique en régentant la chose publique depuis son salon, car d'après elle, le pouvoir devait revenir aux intellectuels ; de plus, elle poussait l'outrecuidance à son comble en prétendant vouloir lui donner des leçons.

Il faut aussi signaler que cette réception ne visait pas seulement à mettre en valeur le général triomphant ; elle avait aussi pour but de montrer à celui-ci combien Talleyrand était un personnage important dont l'aide l'amitié et l'influence lui ouvraient des perspectives politiques qu'il, n'avait peut-être pas envisagées ; elle fut aussi pour Talleyrand opération de relation publique personnelle destinée à le faire connaître sur la scène internationale, et surtout, à gommer son image de révolutionnaire.

En recevant avec éclat les représentants des nations étrangères il se faisait reconnaître comme l'un des leurs par les membres du corps diplomatique aux yeux duquel il devient un homme puissant, car seuls les personnages puissants sont à même de recevoir aussi fastueusement. Elle marqua avec éclat le début de la carrière de celui qui donna à la diplomatie son prestige, son lustre et ses lettres de noblesse.